

Inquiétante jeunesse

Sur les romans Professeur Unrat de Heinrich Mann et La classe de Hermann Ungar

Benoît Pivert

Les adolescents font peur. Ils ont fini par cristalliser les angoisses générées par un sentiment diffus d'insécurité. On les dit sans foi ni loi, violents, violeurs, voleurs, incendiaires de voitures. Même si le discours répressif est davantage marqué en France, cette évolution n'est pas propre à l'hexagone. L'Allemagne et l'Autriche ont, elles aussi, une loi sur la protection de la jeunesse (*Jugendschutzgesetz*) qui vise à protéger la jeunesse d'influences néfastes (consommation d'alcool, lieux de prostitution, films et jeux vidéo violents). Ces deux pays ont aussi, dans le même esprit que l'ordonnance française de 1945, des juges pour enfants (*Jugendrichter*) mais dans ces deux pays, des voix se lèvent pour dire que cette justice n'est plus adaptée car trop clémente face à des mineurs devenus incontrôlables. L'opinion publique allemande a été marquée par le suicide de la juge pour enfants Kirsten Heisig survenu en 2010. Celle qui s'était fait connaître en répétant que l'on n'arriverait à rien en s'attaquant à la délinquance avec des pincettes s'apprêtait à publier un livre, paru depuis et intitulé *Das Ende der Geduld*¹ (*La patience est à bout*). Le constat y est le même qu'en France. Les mineurs ont changé. Ils sèment aujourd'hui la terreur. La société doit s'adapter.

Ainsi donc, la jeunesse n'aurait jamais été aussi dévoyée ni aussi menaçante. Cette représentation d'une jeunesse terrifiante sans aucun repère moral se reflète aujourd'hui dans des films comme *Knallhart* de Detlev Buck (2006) ou *La journée de la jupe* de Jean-Paul Lilienfeld (2009). Dans *Knallhart*, un adolescent transplanté dans un quartier difficile berlinois suite au déménagement de sa mère tombe sous la coupe d'une bande qui lui inflige les pires sévices physiques et psychologiques. Dans *La journée de la jupe*, J. P. Lilienfeld met en scène une enseignante qui, débordée par ses élèves mineurs, s'empare d'un revolver et tient sa classe en respect. Ce face-à-face angoissant et tragique qui s'achève dans le sang peut être vu comme révélateur d'un climat qui prévaut aujourd'hui dans les sociétés occidentales.

Sans nier une augmentation ou une évolution de la délinquance, il n'est pourtant pas interdit de se demander si ce regard porté sur la jeunesse est vraiment nouveau. N'a-t-on pas un peu vite oublié des films comme *Blackboard jungle* (*Graine de violence*) de Richard Brooks sorti en 1955 ou *Orange mécanique* (*A Clockwork Orange*) de Stanley Kubrick sorti en 1971 d'après le roman éponyme d'Anthony Burgess ? Remontant plus loin encore, le chercheur Olivier Galland note « une dimension de peur et d'amalgame qui fait partie depuis

longtemps de la représentation sociale de la jeunesse »². Il ajoute : « On retrouve cette inquiétude des adultes face à la jeunesse, considérée comme dangereuse et devant être strictement encadrée, tout au long du XIXe siècle »³. Le véritable enjeu dès lors n'est-il pas de comprendre, au-delà de ces mineurs qui suscitent l'effroi de nos contemporains, ce qui, dans la jeunesse, ne laisse pas de nous inquiéter.

Il suffit de se plonger dans deux œuvres publiées à l'aube du XXe siècle par des écrivains de langue allemande pour vérifier que la peur n'est effectivement pas nouvelle. Dans les romans de Heinrich Mann (*Professeur Unrat*) (1905) et Hermann Ungar (*La classe*) (1927), les élèves, bien que mineurs, incarnent aux yeux des professeurs qui en ont la charge un péril majeur, le danger de la sédition et d'un déchaînement imprévisible de brutalité. Dans *Professeur Unrat*, publié en 1905, Heinrich Mann met en scène un vieux professeur de lettres tyrannique, le professeur Raat, que ses élèves et anciens élèves insultent dans son dos en l'appelant « Professeur Unrat », à savoir « Professeur ordure ». Cet homme de cinquante sept ans, veuf, vivant seul et préparant des recherches sur les particules chez Homère s'est donc lancé dans une guerre sans merci contre ses élèves. Il se montre impitoyable car il considère que l'adversaire est sans pitié. Pour lui, l'adolescence est l'âge cruel comme en témoigne cet extrait :

« Les autres professeurs voyaient de temps en temps changer leur surnom : une nouvelle fournée d'élèves arrivait dans la classe, s'acharnait féroce à découvrir un travers du maître qui eût échappé aux anciens, et le baptisait sans ménagement d'un nom inédit »⁴.

Le professeur ne se méprend pas vraiment sur les sentiments de ceux qui lui font face car « tous ils tenaient leur maître pour une bête nuisible, qu'on avait malheureusement pas le droit d'abattre »⁵. Ainsi, seule la crainte de la loi empêche que le pire arrive. A son tour, le professeur compare la surabondance de vie de ses élèves âgés de quatorze et quinze ans à celle de jeunes animaux et décrit « le besoin perpétuel qu'éprouvent les jeunes garçons dans leurs membres et dans leurs cerveaux de se détendre, de s'ébattre comme de jeunes chiens, de faire du tapage, d'échanger des coups, de faire du mal, de faire mille et un tours, de se débarrasser en le gaspillant de leur trop plein d'ardeur et de force vive »⁶.

L'intrigue bascule lorsque dans le cahier d'un élève, le professeur découvre un poème scabreux adressé à une chanteuse de cabaret du nom de Lola Fröhlich. Curieux de découvrir qui est cette femme capable de faire tourner la tête à ses élèves, le professeur finit par la

trouver au cabaret *L'ange bleu* – qui a inspiré en 1935 le titre du film de Josef von Sternberg avec Marlene Dietrich. Contre toute attente, c'est le professeur lui-même qui perd la tête et se laisse subjugué par le charme vénéneux de la chanteuse. Après une âpre rivalité avec ses élèves qui lui disputent les faveurs de Lola commence une longue déchéance sociale, dans laquelle Unrat perd son poste de professeur mais gagne la liberté de vivre comme il l'entend. Voyant ressurgir des années plus tard l'élève qui avait rivalisé avec lui pour la conquête de Lola, le professeur Raat, pris d'un coup de sang, tentera d'étrangler Lola qui est devenue sa femme et de dépouiller son ancien élève. Il finira en prison, d'où le sous-titre du roman « La chute d'un tyran ».

Malgré une intrigue très différente, le roman de Hermann Ungar, *La classe*⁷, publié en 1927, met en scène un professeur, le professeur Blau, qui porte sur ses élèves mineurs le même regard que le protagoniste de Heinrich Mann : « L'être humain, disait-on, est doué de bonté et de pitié ; si tel était le cas, des garçons de quatorze ans n'étaient pas des êtres humains. Leurs cœurs étaient cruels. Une fois tombées les barrières de la discipline, il le savait, tout serait vain »⁸.

Terrifié par la perte du pouvoir, il traque partout le complot, flaire partout la subversion : « Il savait que les regards des garçons le guettaient de toutes parts, que chaque prise qu'il leur offrait pouvait causer sa perte. [...] Il devait se résoudre à paraître cruel. Il savait qu'il ne l'était pas. Il défendait son pain, il se battait pour chaque jour de répit »⁹.

L'ordre vacille dangereusement le jour où le professeur Blau doit accompagner ses élèves à la campagne pour leur excursion annuelle. Il est terrifié à l'idée de s'écarter de la discipline spartiate de la salle de classe et redoute les effets du grand air sur les jeunes corps :

« L'abandon et la solitude du professeur parmi ses élèves, entre les champs, la forêt et le ciel, sa pauvreté et son néant dans ce contexte, que les garçons ne pourraient que sentir – tout cela rendait les dangers plus menaçants, plus divers et plus inéluctables en ce jour qu'en tout autre. [...] Peut-être avaient-ils préparé des chansons satiriques qu'ils entonneraient pendant la marche ou à l'auberge [...] peut-être leur énergie libérée pour ce jour, entraînerait-elle irrésistiblement les élèves à porter la main sur Josef Blau »¹⁰.

Le professeur est tellement angoissé qu'il est victime d'un malaise lors de la sortie et doit abandonner ses élèves à un collègue pour regagner son domicile. Mais sitôt de retour dans la salle de classe, c'est la terreur coutumière qu'il fait régner. Le roman s'achève pourtant sur une catharsis qui succède à un drame. Un des élèves que le professeur Blau a surpris, sortant

d'une maison close, est tellement anéanti par la honte qu'il choisit de se suicider. Lorsque le professeur apprend que c'est à sa vue que l'élève a décidé de mettre fin à ses jours, il en conçoit un sentiment de culpabilité écrasant. En réalisant que le nom de l'élève – Laub – est l'anagramme de son propre nom Blau, le professeur, déjà tenaillé par une crainte de Dieu qui ne le laisse pas en repos, est persuadé que son manque d'humanité a attiré sur sa tête un châtiment divin à travers la mort de ce garçon en forme d'accusation muette. Dès lors s'opère une métamorphose et c'est sur un homme nouveau que se referme le roman. Comprenant qu'un autre élève dont on a vraisemblablement abusé envisage à son tour de se suicider, Blau se précipite chez le garçon, l'implore et trouve soudain en lui les mots les plus paternels pour le détourner de ses desseins : « Maintenant je vais partir et si vous faites ce que vous avez l'intention de faire, je serai coupable : car je le sais, si je vous avais aimé davantage, aimé comme mon propre fils, j'aurais trouvé quelque chose pour vous sauver »¹¹.

La métamorphose est toutefois tardive et n'occupe guère que les dernières pages. Les sentiments qui, pendant tout le roman, animent le professeur Blau sont tout autres. Le *leitmotiv*, c'est la peur et l'omniprésence de ce sentiment tant dans le roman de Heinrich Mann que celui de Hermann Ungar nous invite à nous interroger sur ce qui se dissimule, profondément, derrière cette peur.

A bien des égards, les deux romans apparaissent comme l'illustration littéraire de l'ouvrage du professeur Philippe Gutton, *Moi violent ?*¹², ayant pour sous-titre *Pour en finir avec les idées reçues sur l'adolescence*. Philippe Gutton note : « Tout groupe (générationnel, par exemple) qui formerait une certaine cohérence, qui bâtirait des liens, pacifiques, sera jugé belliqueux par ceux qui n'en sont pas membres »¹³. Dans les romans que nous avons présentés, le groupe, c'est la classe, dangereuse par sa cohésion, inquiétante comme un terrain inconnu par suite du fossé des générations. Certes, on ne peut nier une tendance à la paranoïa chez les professeurs Raat et Blau, mais cette tendance se nourrit d'une réalité, la violence sous-jacente et la contestation inhérentes à l'adolescence. Les élèves du professeur Raat cherchent effectivement à faire vaciller son pouvoir en interrompant son cours par des quolibets sur son nom. Bien que les élèves du professeur Blau soient le plus souvent figés dans l'immobilité et le silence, un jour leur maître trouve bel et bien au tableau un dessin représentant sa femme, Selma, le corps nu, avec des seins énormes et de larges hanches, la tête inclinée et en guise de légende : « Selma, la victime de Blau ». Si les élèves l'attaquent à travers la représentation de la sexualité, c'est qu'ils savent que c'est là le point

douloureux, là où l'être est le plus vulnérable. Les héros de Heinrich Mann et de Hermann Ungar n'ont donc pas entièrement tort de subodorer chez leurs disciples des ferments de subversion. Le chercheur Olivier Galland le confirme : « L'adolescence est un âge de transition particulièrement propice à une remise en question des règles et à une contestation des figures d'autorité »¹⁴.

S'il est une dimension involontairement subversive que les deux romanciers que nous étudions ont bien sentie, c'est celle de la sexualité. *Professor Unrat* paraît en 1905, année où Freud publie ses *Trois essais sur la théorie sexuelle*. A propos de Hermann Ungar, le biographe Dieter Sudhoff écrira plus tard : « Ego et Eros, l'influence de la psychanalyse sont des constituants de la plupart des œuvres de Ungar »¹⁵. On voit dans *Professor Unrat* se rejouer le triangle œdipien entre les élèves et l'adulte de sexe masculin qui rivalisent pour la conquête d'une femme, Lola Fröhlich. Empêcher les élèves de revoir la chanteuse, c'est pour le professeur « une question de prestige et d'honneur »¹⁶. Lorsqu'au cabaret *L'ange bleu*, un des élèves découvre à travers le trou de la serrure son professeur se livrant à des privautés avec Lola, on peut lire : « Erztum devint pâle [...], se replia sur lui-même comme s'il avait été frappé au ventre et poussa un gémissement de douleur »¹⁷. De son côté, le professeur a peur que Lola ne lui préfère ses élèves, de jeunes hommes vigoureux et pleins d'ardeur. C'est une même angoisse qui étreint le professeur Blau, persuadé que ses élèves veulent lui disputer sa femme, Selma. Le dessin qu'il a découvert au tableau le renforce dans ces craintes : « Aucun doute, ils l'avaient vu nue, ils avaient fait sur elle l'essai de leur virilité, peut-être avait-elle souri en cédant à leur désir, celui de Karpel seul ou de plusieurs d'entre eux, car ils étaient jeunes, leur peau était chaude, tendre et vivante au toucher, ils étaient virils dans leur jeunesse »¹⁸. Philippe Gutton a donc raison de noter : « D'une certaine façon, le fait de côtoyer quotidiennement des adolescents dans un collège impose à chaque professeur une réflexion sur sa propre adolescence, sur sa génitalité, son couple, et cette réflexion est d'autant plus pressante qu'elle est constante »¹⁹. Dans son accablement, le professeur Blau rejoint ce parent décrit par Philippe Gutton, contemplant sa progéniture et songeant : « Maintenant, la jeunesse et la sexualité sont de son côté ; notre temps a passé »²⁰.

Ils sont pourtant le plus souvent bien sages, ces élèves du début du XXe siècle dans leur costume marin. Ils n'ont rien de sauvageons ni de mineurs délinquants. Ce n'est donc pas leur incivilité qui inquiète mais le simple fait qu'ils soient jeunes et beaux ou, pour reprendre les mots de Philippe Gutton, « violemment jeunes, violemment beaux, violemment dangereux »²¹. Les désarrois du professeur Blau confirment l'analyse de Philippe Gutton

selon qui « dans nos sociétés occidentales, tout ce qui est proche du corps est considéré comme source de désordre, et redouté. [...] Le projet culturel d'une société serait de s'éloigner du corps, voire de rompre avec lui, au bénéfice du langage et de la rationalité »²².

Comme nous en avons émis l'hypothèse dans cette étude, Philippe Gutton suggère, lui aussi, qu'au-delà des peurs récentes générées par les mineurs délinquants l'angoisse des adultes face à la jeunesse est ancienne : « Le Moyen Âge brûla les sorcières. Les XIXe et XXe siècles s'en prirent aux adolescents »²³. Sa conclusion n'est pas pessimiste pour autant. Il invite les parents à grandir en affrontant le défi que représente l'adolescence. Il en parle comme d'une « véritable incitation au changement [ayant] un impact profond sur l'autocréation de soi qu'effectue chaque père, chaque mère – car après tout l'invention du sujet est l'affaire d'une vie »²⁴. C'est cette autocréation de soi au contact de l'adolescence que mettent en scène Heinrich Mann et Hermann Ungar. A la lecture d'un poème grivois dans le cahier d'un de ses élèves, la libido du professeur Raat s'éveille soudain. Il va vivre à l'aube de la vieillesse une seconde crise d'adolescence qui va libérer chez le philistin l'anarchiste en sommeil. Le professeur Blau, lui, s'humanise parce qu'il est ému par le suicide de l'élève Laub, puis la détresse de l'élève Karpel. En sortant de son rôle figé de tyran sans cœur il prend vie et devient soudain un père. Il lui faut pour cela accepter de surmonter la peur, de se laisser décentrer par le tourbillon des émotions de deux adolescents, consentir à se laisser entraîner au risque de se perdre – ou de se trouver.

¹ Kirsten Heisig, *Das Ende der Geduld*, Fribourg, Verlag Herder, 2010.

² « Devenir adulte est plus compliqué pour les jeunes d'aujourd'hui », entretien avec Olivier Galland, <http://www.diplomatie.gouv.fr>

³ Ibid.

⁴ « Der und jener Professor wechselten zuweilen ihr Pseudonym. Ein neuer Schub Schüler gelangte in die Klasse, legte mordgierig eine vom vorigen Jahrgang noch nicht genug gewürdigte Komik an dem Lehrer bloß und nannte sie schonungslos bei Namen ». Heinrich Mann, *Professor Unrat oder das Ende eines Tyrannen*, Munich, Albert Langen, 1905. Nous citons d'après l'édition Claasen, Hambourg, 1966, ici p. 373. Traduction française de Charles Wolff: *Professeur Unrat*, Paris, Bernard Grasset, 1932, p. 1.

⁵ « Sie sahen ihrem Ordinarius zu wie einem gemeingefährlichen Vieh, das man leider nicht totschiagen durfte », *Professor Unrat*, p. 375. Edition française: p. 4.

⁶ « Das fortwährende Bedürfnis in jungen Gliedern und in jugendlichen Gehirnen, in den von Knaben, von jungen Hunden – ihr Bedürfnis zu jagen, Lärm zu machen, Püffe auszuteilen, weh zu tun, Streiche zu begehen, überflüssigen Mut und Kraft ohne Verwendung auf nichtsnutzige Weise loszuwerden », *Professor Unrat*, p. 379. Edition française: p. 11.

⁷ Hermann Ungar, *Die Klasse*, Berlin, Rowohlt Verlag, 1927, cité d'après l'édition Igel Verlag, Oldenbourg, 2001. Traduction française de Béatrice Durand-Sendrail et François Rey: *La classe*, Toulouse, éditions Ombres, 1989.

⁸ « Der Mensch, sagte man, sei mit Güte und Mitleid begabt, wenn dem so war, waren vierzehnjährige Knaben keine Menschen. Ihre Herzen waren grausam. Wenn die Schranke der Zucht gefallen war, wusste er, war alles vergeblich [...]», *Die Klasse*, p. 161. Edition française: p. 8. Ibid. p. 8.

⁹ « Er wusste, dass die Blicke der Knaben ihn umlauerten, dass jede Blöße, die er sich gab, sein Verderben werden konnte [...]. Er musste sich damit abfinden, grausam zu scheinen. Er wusste, dass er es nicht war. Er verteidigte sein Brot, er kämpfte um jeden Tag Aufschub », *Die Klasse*, p. 161. Edition française: p. 7.

¹⁰ « Die Verlassenheit und Einsamkeit des Lehrers inmitten der Schüler zwischen Feldern, Wald und Himmel, seine Armut und Nichtigkeit in diesem Zusammenhang, die die Knaben fühlen mussten, machten die Gefahren an diesem Tage drohender, vielfältiger, unausweichlicher als an jedem andern Tag. [...] Vielleicht hatten sie Spottlieder bereit, sie auf dem Marsch oder im Gasthof zu singen, [...] vielleicht lockte ihre für diesen Tag befreite Kraft die Schüler unwiderstehlich, sich an Josef Blau zu vergreifen », *Die Klasse*, p. 185. Edition française: p. 41-42.

¹¹ « Aber ich gehe jetzt, und wenn Sie tun, was Sie vorhaben, bin ich schuldig: denn ich weiß, wenn ich Sie mehr gelebt hätte, geliebt wie mein Kind, hätte ich etwas gefunden, Sie zu retten », *Die Klasse*, p. 321. Edition française: p. 234.

¹² Philippe Gutton, *Moi, violent ? Pour en finir avec nos idées reçues sur l'adolescence*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2005.

¹³ Ibid., p. 149.

¹⁴ « Devenir adulte est plus compliqué pour les jeunes d'aujourd'hui », entretien avec Olivier Galland, <http://www.diplomatie.gouv.fr>

¹⁵ « Ego und Eros, der Einfluss der Psychoanalyse sind Konstituenten der meisten Werke Ungars », Dieter Sudhoff, *Hermann Ungar – Leben-Werk-Wirkung*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1990, p. 6.

¹⁶ « Es war eine Machtfrage für Unrat und eine Angelegenheit seiner Selbstachtung », *Professor Unrat*, p. 440. Edition française: p. 99.

¹⁷ „ Und auf einmal sank Ertzum in ebensolche Blässe wie der andere, beugte sich über sich selbst, als habe er einen Stoß vor den Magen bekommen, und stöhnte auf vor Schmerzen », *Professor Unrat*, p. 479. Edition française: p. 156.

¹⁸ « Kein Zweifel, sie hatten sie gesehen, nackt, sie hatten ihre Männlichkeit an ihr erprobt, vielleicht hatte sie gelächelt, als sie ihnen willfuhr, Karpel oder mehreren, denn sie waren jung, ihre Haut war warm und fühlte sich zart und lebendig an, sie waren männlich in ihrer Jugend », *Die Klasse*, p. 309-310. Edition française : p. 219.

¹⁹ Philippe Gutton, op. cit., p. 62-63.

²⁰ Ibid., p. 64.

²¹ Philippe Gutton, op. cit., p. 151.

²² Ibid., p. 150.

²³ Ibid., p. 151.

²⁴ Ibid. p. 69.